



Il était une fois une petite fille dont le père et la mère étaient morts. Elle était si pauvre qu'elle n'avait ni chambre ni lit pour se coucher ; elle ne possédait que les vêtements qu'elle avait sur le corps, et un petit morceau de pain qu'une âme charitable lui avait donné ; mais elle était bonne et pieuse.

Comme elle était abandonnée de tout le monde, elle quitta le village en espérant qu'elle trouverait des jours plus heureux. Elle avait on confiance en son aubaine.

Sur son chemin, elle rencontra un pauvre homme qui lui dit : « Hélas ! J'ai si grand' faim ! Donne-moi un peu à manger. » Elle lui présenta son morceau de pain tout entier et le lui donna en disant : « Régale-toi ! » et continua de marcher.

Plus loin, elle rencontra un enfant qui pleurait, disant : « J'ai froid à la tête ; donne-moi quelque chose pour me couvrir. » Elle ôta son bonnet et le lui donna. Plus loin encore elle en vit un autre qui était transi et elle lui donna sa pèlerine ; enfin un dernier lui demanda sa jupe, qu'elle lui donna aussi. La nuit étant venue, elle arriva dans un bois où un autre enfant lui demanda une chemise.

La pieuse petite fille pensa : « Il est nuit noire, je peux bien donner ma chemise. » et elle la donna encore.

Ainsi, à part son tempérament, elle ne possédait plus rien au monde. Mais au même instant les étoiles du ciel se mirent à tomber, et par terre elles se changeaient en beaux ducats reluisants et, quoiqu'elle eût ôtée sa chemise, elle en avait une toute neuve, de la toile la plus fine.

Elle ramassa les ducats et fut riche pour toute sa vie.

Jacob et Wilhelm GRIMM, *Les ducats tombés du ciel*, 1812



Un paysan vivait dans une humble chaumière avec sa femme. Non loin de là, un seigneur occupait un vaste château. Ayant fait une bonne récolte, le paysan acheta un tonneau de beurre en prévision de l'hiver qui s'annonçait rude.

Après avoir longuement cherché où mettre ce trésor à l'abri des convoitises, il demanda finalement au seigneur la permission de remiser le tonneau dans les caves du château.

La femme du paysan était très gourmande. Un jour, elle prétendit avoir été invitée au baptême d'un petit-fils du seigneur. Elle se rendit au château où elle déclara vouloir vérifier que son beurre ne se gâtât point. A l'abri des regards, elle sortit de sous ses cotillons un couteau et une miche qu'elle y avait dissimulés.

Elle débita le pain en tranches qu'elle enduisit d'épaisses couches de beurre. La gourmande en mangea bien plus que de raison.

De retour chez elle, son mari, très honoré de l'invitation seigneuriale, la questionna sur la cérémonie et le nom de l'enfant.

L'épouse répondit :

— La cérémonie était magnifique ! Le garçon est bien gras, il s'appelle Unquart !

Quelque temps plus tard, la femme eut encore envie de se régaler. Elle prétextait un nouveau baptême au château pour faire un autre emprunt à la réserve de beurre.

A son retour, elle devança la question de son mari :

— C'était une fille délicieuse, du nom de Moitié !

Elle renouvela son escapade quelque temps après et déclara cette fois :

— Encore une fille ! Très grande, celle-ci du nom curieux de Troisquarts !

Après sa quatrième visite, la gourmande épouse fit ce commentaire :

— Je crois qu'il en est fini des baptêmes pour un moment. La quatrième fille du seigneur a accouché d'un garçon très doux, il s'appelle Fond !

Aux premières froidures, le paysan alla récupérer son précieux tonneau.

Le trouvant bien léger, il le roula aisément jusqu'à sa demeure. Il était impatient de goûter ce beurre merveilleux qui allait rendre l'hiver moins pénible à supporter. Sa déception fut d'autant plus grande à la vue du récipient complètement vide. La femme, apercevant une mouche en sortir, réagit très vite :

— La voilà, la coupable ! C'est cette mouche de malheur qui a mangé tout notre beurre ! Il faut la punir !

Le mari se saisit d'un lourd marteau. Ses forces étant décuplées par la colère, il frappa aveuglément dans tous les sens, poursuivant la mouche en vociférant des injures.

Il ne réussit qu'à briser moult vaisselle et meubles.

Epuisé par tant d'efforts, vert de rage, il se laissa tomber sur ce qui restait d'un fauteuil. C'est alors que la mouche se posa sur le bout de son nez.

Tenant sa vengeance, il dit à sa femme :

— Profites-en pendant qu'elle est sur mon nez !

L'épouse se saisit du marteau et l'abattit de toutes ses forces sur la mouche qui, grâce à ses yeux aux mille facettes, esquiva le coup fatal.

Lorsque, bien plus tard, le paysan se réveilla tout endolori, la mouche volait toujours.

La gourmande épouse pleurant comme une fontaine se lamentait de son côté.

Elle faisait le compte de ses malheurs. Sa maison était dévastée, sa vaisselle et ses meubles hors d'état, il lui faudrait supporter la

vue d'un mari au nez aussi énorme qu'un cornichon géant, et en plus elle avait grossi d'avoir mangé tant de beurre ...

La gourmandise est un vilain défaut ;
le mensonge et la tromperie aussi.
Quand s'y ajoutent le colère et le dépit,
toute la maisonnée va à vau-l'eau...

Albena IVANOVITCH-LAIR et Mario URBANET, *La mouche accusée*, conte traditionnel d'Islande



16. Les trois plumes (1)

Il était une fois un roi qui avait trois fils : deux qui étaient intelligents et avisés, tandis que le troisième ne parlait guère et était sot, si bien qu'on l'appelait Bêta. Lorsque le roi devint vieux et qu'il sentit ses forces décliner, il se mit à songer à sa fin prochaine et ne sut pas auquel de ses fils il devait laisser le royaume en héritage.

Alors il leur dit :

- Partez, et celui qui me rapportera le tapis le plus beau sera roi après ma mort.

Afin qu'il n'y ait pas de dispute entre eux, il les conduisit devant son château et souffla trois plumes en l'air en disant :

- Là où elles voleront, telle sera votre direction.

L'une des plumes s'envola vers l'ouest, l'autre vers l'est, quant à la troisième elle voltigea tout droit à faible distance, puis retomba bientôt par terre.

Alors, l'un des frères partit à droite, l'autre à gauche, tout en se moquant du Bêta qui dut rester près de la troisième plume qui était tombée tout près de lui.

Le Bêta s'assit par terre et il était bien triste. C'est alors qu'il remarqua tout à coup qu'une trappe se trouvait à côté de la plume. Il leva la trappe et aperçut un escalier qu'il se mit à descendre.

Il arriva devant une porte, frappa et entendit crier à l'intérieur :

« Petite demoiselle verte,

Cuisse tendue,

Et patte de lièvre,

Bondis et rebondis,

Va vite voir qui est dehors ; »

La porte s'ouvrit et il vit une grosse grenouille grasse assise là, entourée d'une foule de petites grenouilles. La grosse grenouille lui demanda quel était son désir.

- J'aimerais avoir le plus beau et le plus ouvragé des tapis, répondit-il.

Alors elle appela une jeune grenouille à qui elle dit :

« Petite demoiselle verte,

Cuisse tendue,

Et patte de lièvre,

Bondis et rebondis,

Va vite voir ce qui est dehors ; »

La jeune grenouille alla chercher la boîte et la grosse grenouille l'ouvrit, y prit un tapis qu'elle donna au Bêta, et ce tapis était si beau, si ouvragé qu'on n'en pouvait tisser de pareil sur terre, là-haut.

Alors il remercia la grenouille et remonta l'escalier.

De l'autre côté, les deux autres frères estimaient leur cadet tellement sot qu'ils crurent qu'il ne trouverait absolument rien à rapporter. « Pourquoi nous fatiguer à chercher ? », se dirent-ils et la première bergère qu'ils rencontrèrent fit l'affaire : ils lui ôtèrent son châle de toile grossière et revinrent le porter au roi.

Au même moment le Bêta rentra lui aussi, apportant son tapis magnifique. En le voyant, le roi fut étonné et dit :

- S'il faut s'en remettre à la justice, le royaume appartient au cadet.

Mais les deux autres ne laissèrent point de repos à leur père, lui disant qu'il était impossible que le Bêta, à qui la raison faisait défaut dans tous les domaines, devînt roi. Ils le prièrent donc de bien vouloir fixer une autre condition.



Jacob et Wilhelm GRIMM



17. Les trois plumes (2)

Alors le roi déclara :

- Celui qui me rapportera la plus belle bague héritera du royaume.

Il sortit avec ses trois fils et souffla les trois plumes qui devaient leur indiquer la route à suivre. Comme la première fois, les deux aînés partirent l'un vers l'est, l'autre vers l'ouest, mais la plume du Bêta s'envola tout droit et tomba à côté de la trappe. Alors, il descendit de nouveau voir la grosse grenouille et lui dit qu'il avait besoin d'une très belle bague.

La grenouille se fit aussitôt apporter la grande boîte, y prit une bague qu'elle donna au Bêta, et cette bague, toute étincelante de pierres précieuses, était si belle que nul orfèvre sur la terre n'en aurait pu faire de pareille.

Les deux aînés, se moquant du Bêta qui allait sans doute chercher un anneau d'or, ne se donnèrent aucune peine, ils dévissèrent les crochets d'une vieille roue de charrette et chacun apporta le sien au roi. Aussi, lorsque le Bêta montra sa bague d'or, le père déclara de nouveau :

- C'est à lui que revient le royaume.

Les deux aînés ne cessèrent de harceler leur père pour qu'il posât encore une troisième condition : celui-ci décida donc que celui qui ramènerait la plus belle femme aurait le royaume. Il souffla une fois encore sur les trois plumes qui s'envolèrent comme les fois précédentes.

Alors, sans plus se soucier, le Bêta alla trouver la grosse grenouille et lui dit :

- Il me faut ramener au château la plus belle femme.

- Hé, la plus belle femme ! répondit la grenouille. Voilà une chose qu'on n'a pas immédiatement à sa portée mais tu l'auras tout de même.

Elle lui donna une carotte évidée et creuse à laquelle six petites souris étaient attelées.

- Que dois-je faire de cela ? dit le Bêta tout triste.

- Tu n'as qu'à y installer une de mes petites grenouilles, répondit-elle.

Il en attrapa une au hasard, dans le cercle de celles qui entouraient la grosse grenouille, la mit dans la carotte, et voilà qu'à peine assise à l'intérieur, la petite grenouille devint une demoiselle merveilleusement belle, la carotte un vrai carrosse et les six petites souris des chevaux.

Alors le Bêta embrassa la jeune fille, se fit emporter au galop de ses six chevaux et amena la belle chez le roi. Ses frères arrivèrent ensuite : ils ne s'étaient donné aucune peine pour chercher une belle femme et ramenèrent les deux premières paysannes venues. Lorsqu'il les vit le roi déclara :

- C'est au cadet que le royaume appartiendra après ma mort.

Alors les deux aînés se mirent de nouveau à rebattre les oreilles du roi de la même protestation : « Nous ne pouvons pas admettre que le Bêta devienne roi », et ils demandèrent à ce que ce privilège revienne à celui dont la femme arriverait à sauter à travers un anneau qui était suspendu au milieu de la grande salle. « Nos paysannes en seront bien capables, se dirent-ils, elles sont assez fortes, par contre la délicate demoiselle va se tuer en sautant. »

Le vieux roi céda encore une fois à leur prière. Les deux paysannes prirent leur élan et certes elles sautèrent à travers l'anneau, mais elles étaient si lourdes qu'en retombant elles se brisèrent bras et jambes.

Ce fut alors le tour de la belle demoiselle que le Bête avait ramenée, et elle traversa l'anneau d'un bond aussi légèrement qu'une biche : cela fit définitivement cesser toute opposition.

C'est ainsi que le Bête reçut la couronne et que longtemps il régna en sage.



Jacob et Wilhelm GRIMM